

**Michèle DESCOLONGES, Qu'est-ce qu'un métier? Paris, Presses
Universitaires de France, 1996, 264 p.**

Annette Dubé

Volume 20, Number 3, 1996

La nature culturelle

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/015442ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/015442ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (print)

1703-7921 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Dubé, A. (1996). Review of [Michèle DESCOLONGES, Qu'est-ce qu'un métier? Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 264 p.] *Anthropologie et Sociétés*, 20(3), 141–143. <https://doi.org/10.7202/015442ar>

Michèle DESCOLONGES, *Qu'est-ce qu'un métier ?* Paris, Presses Universitaires de France, 1996, 264 p.

Voici un ouvrage qui arrive à point. Il s'agit d'une contribution intéressante dont l'objectif est de lever la confusion qui règne actuellement autour des concepts de métier, de travail et d'emploi. L'auteure, sociologue en entreprise et enseignante dans des institutions universitaires, livre une réflexion inspirée par sa pratique et, surtout, propose une conceptualisation nouvelle du métier.

Michèle Descolonges tente de montrer qu'à l'intérieur des entreprises se profilent des métiers, en aucune manière réductibles aux emplois et que, par conséquent, les métiers qui y sont observables présentent des traits communs avec les métiers qui s'exercent hors de l'entreprise, qu'ils soient le fait des artisans ou des détenteurs de professions libérales. À l'instar d'Hannah Arendt, elle soutient que tout métier comporte du travail, de l'œuvre et de l'action, c'est-à-dire qu'il est composé de dimensions économique (la production), technique (l'invention technique) et sociologique (l'être en société) qui sont en interrelation. Elle affirme que le fil directeur du métier consiste dans l'exercice d'un art, dans la production d'une œuvre chaque fois différente, ce qui fait de l'exercice d'un métier une invention renouvelée.

L'ouvrage comprend sept chapitres qui peuvent être regroupés implicitement en trois parties. Par une démarche empirique construite dans la première partie, Descolonges élabore, dans la deuxième, un cadre conceptuel pour l'analyse des métiers qu'elle utilise, dans la troisième partie, afin d'observer un univers empirique autre mais apparenté.

Dans la première partie de l'ouvrage, l'auteure expose quelques analyses de cas dont le matériel provient principalement de ses expériences et de ses enseignements. Il s'agit des métiers de secrétaires, de médecins et de cartographes. Un premier chapitre précède les 3 exposés, dans lequel l'auteure effectue un examen des « petits boulots » à l'aide d'une méthode d'analyse d'emploi appliquée à une bande dessinée. Ces analyses de cas forment ainsi les quatre chapitres qui serviront à illustrer la place centrale de l'œuvre dans les métiers, de même que les conditions d'existence et les difficultés qui se posent parfois pour en assurer le renouvellement.

La deuxième partie correspond à deux chapitres qui forment à mon avis la section la plus intéressante et la plus riche de l'ouvrage. Ainsi, dans le cinquième chapitre, soit avant d'entreprendre la partie proprement conceptuelle de l'ouvrage, l'auteure s'autorise une incursion dans l'Histoire : dans la Grèce ancienne, à Rome et au Moyen-Âge. Elle y montre la nécessité du maintien d'un équilibre entre les dimensions économique, technique et sociologique pour l'émergence et la perpétuation des métiers. Entre autres, elle met en évidence le rôle qu'ont joué les associations professionnelles ou les corporations dans l'établissement d'un nouvel ordre social en Occident médiéval. Par leur action, dit-elle, les gens de métier ont posé les bases des sociétés modernes, ce qu'a rendu possible l'avancée concomitante au cours de cette période des trois dimensions du métier que sont le travail, l'œuvre et l'action.

Le sixième chapitre précise les principaux fondements qui permettent aujourd'hui de repérer et d'observer un métier, ou même d'en affirmer l'existence. Principe unificateur du métier, rappelle l'auteure, l'œuvre tend souvent à être exclue dans le monde professionnel moderne en faveur du travail ; ainsi, l'œuvre paraît réservée aux seuls artistes, alors que le travail correspond exclusivement à l'univers professionnel. Pour Descolonges, au contraire, l'œuvre, c'est-à-dire l'invention renouvelée, peut concerner tous les individus et son principe est le même chez les artistes ou chez les gens de métier ; la différence ne se trouve pas dans la nature de l'œuvre, mais dans l'intensité et l'étendue de cette « volonté de faire ». L'œuvre est considérée ici comme « le résultat d'une capacité créatrice, transformatrice du monde, se matérialisant dans des objets et des symboles non matériels » (p. 74). Le processus de l'œuvre se compose donc de trois éléments, soit un contact avec la matière, c'est-à-dire le monde, un matériau, et un façonnage de celui-ci à partir du savoir-faire et au cours duquel prend place le projet du métier, ou ce que l'auteure appelle l'objet en projet, soit un objet non fétichisé. Par ailleurs, un métier ne peut exister sans l'action : celle-ci consiste en une énonciation de l'histoire du métier, et le récit joue alors un rôle important. L'œuvre devient ainsi « le fil directeur des métiers, parce qu'elle émane d'un métissage entre le travail de la matière et l'action, c'est-à-dire des relations entre les humains » (p. 202). L'auteure est finalement conduite à définir le métier comme « une élaboration de la matière qui, par le dire d'une société, devient un objet en projet, c'est-à-dire une œuvre » (p. 203) ; et, précise-t-elle, « c'est parce qu'il y a le dire que le faire devient œuvre de métier » (*ibid.*).

Une fois ce point de vue théorique exposé, Descolonges poursuit sa réflexion, dans une troisième et dernière partie, en se livrant à une analyse de cas, celui des responsables des ressources humaines, afin d'observer s'il se dessine un métier. Pour répondre à une telle question, elle reprend les principaux éléments du cadre conceptuel présenté dans la deuxième partie de l'ouvrage, soulève les difficultés de constitution de ce métier (dont la technique porte sur les métiers des autres) et conclut finalement qu'on ne peut pas parler aujourd'hui d'un métier pour ce groupe. Son œuvre est trop éparpillée et, précise-t-elle, il n'y a pas « le *dire d'une société* qui donne un sens au façonnage de la matière » (p. 237).

En somme, cet ouvrage représente un apport intéressant à une question fort actuelle, souvent traitée par des spécialistes provenant d'horizons disciplinaires variés, question qui, à mon avis, gagne à être enrichie de référents conceptuels clairs. De plus, en raison de la démarche empruntée — l'utilisation d'un cadre théorique élaboré à partir d'un premier matériel —, l'auteure fait en quelque sorte la démonstration que le cadre conceptuel qu'elle propose permet d'autres inférences théoriques. Toutefois, l'ouvrage aurait gagné à être subdivisé en parties distinctes correspondant aux grandes étapes de la démarche méthodologique empruntée par l'auteure. Une approche plus systématique dans le développement du cadre d'analyse, notamment sur l'influence des travaux d'Hannah Arendt et, surtout, dans la présentation du matériel empirique exposé en détail dans la première partie aurait

facilité la lecture ; d'autant plus qu'on se réfère peu par la suite à tout ce matériel et que le fil conducteur de l'ouvrage ne s'impose qu'à partir de la deuxième partie.

Annette Dubé
Ministère de la Sécurité du revenu
425, rue Saint-Amable, 4^e étage
Québec
Québec G1R 4Z1

Jacques REVEL (dir.), *Jeux d'échelles. La micro-analyse à l'expérience*. Paris, Gallimard et Le Seuil, coll. Hautes Études, 1996, 243 p., bibliogr.

Ce livre est le fruit d'une tentative de rapprochement entre l'histoire et l'anthropologie à partir de la mise en commun, dans le cadre d'un séminaire tenu à l'École des Hautes Études en Sciences Sociales, des réflexions de dix auteurs sur la pertinence et les modalités d'expérience d'une microhistoire et d'une lecture microsociale de la socioculture. Deux grandes orientations y sont défendues quant à la priorité à accorder aux analyses macro ou microsociales. Jacques Revel, Marc Abélès, Alban Bensa et Bernard Lepetit proposent le « principe de la variation d'échelle », soit une conjugaison des perspectives faisant appel à une diversité d'échelles d'analyse aussi valables les unes que les autres ; seule une prise en compte multidimensionnelle serait apte à saisir « la structure feuilletée du social ». La seconde position, défendue par Maurizio Gribaudi, Simona Cerutti et Paul-André Rosental, prend clairement parti en faveur d'une échelle micro qui donne accès aux « processus causaux efficients » et engendre le macro. Soumises à une critique postmoderne des métarécits, encore sous l'influence tant de l'anthropologie interprétative et de ses *thick descriptions* que de l'histoire sociale des *Annales*, les analyses à l'échelle macrosociale ne se verront accorder dans ce livre qu'un statut d'analyse complémentaire.

Revel retrace d'emblée l'historique de ce recentrage sur la microhistoire et ses impacts sur la redéfinition obligée de trois notions : la stratégie sociale, en dehors des cadres fonctionnalistes et à travers la focalisation sur les comportements qui expriment la pluralité des destins particuliers ; le contexte, *via* la négation de l'existence d'un contexte unifié, homogène, au profit d'un « rappel de la multiplicité des expériences et des représentations sociales [...] à travers lesquelles les hommes construisent le monde et leurs actions » (p. 26) ; la hiérarchie des niveaux d'observation, considérant que « chaque acteur historique participe [...] à des processus de dimensions et niveaux variables, du plus local au plus global » (*ibid.*). Il note que si l'analyse du global contraint le chercheur à comprendre le particulier et impose à l'individu des concepts qui violentent son expérience, la microanalyse permet de reconstruire, avec plus de souplesse, tous les niveaux intermédiaires et globaux qui servent de contextes façonnant l'expérience individuelle.